

Charles Foran, Margaret Laurence, Lawrence Hill

Hélène Rioux

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2013). Compte rendu de [Charles Foran, Margaret Laurence, Lawrence Hill]. *Lettres québécoises*, (149), 28–29.



CHARLES FORAN

Un adieu à la musiquetraduit de l'anglais (Canada) par Sophie Cardinal-Corriveau
Montréal, Leméac, 2011, 376 p., 29,95 \$.

Les temps sont durs

Dans *Un adieu à la musique*, son dernier roman, Charles Foran nous transporte dans cette malheureuse Irlande du milieu du dix-huitième siècle. Comme il faut s'y attendre, entre la famine, l'extrême pauvreté, la maladie, les brimades de toutes sortes que leur font subir les conquérants britanniques, les Irlandais sont loin d'avoir la vie facile.

Le sort de l'île s'est en effet gravement détérioré depuis la bataille de la Boyne en 1690 (il en sera beaucoup question dans *Un adieu à la musique*) et les lois pénales anti-catholiques qui ont suivi, promulguées par Guillaume III après la défaite irlandaise. Le pèlerinage à Station Island fait partie des interdictions couvertes par ces lois, et un châtement, dix shillings d'amende ou vingt coups de fouet quand les délinquants sont démunis, est prévu pour ceux qui osent les défier.

Le roman commence lorsque Terence Carolan, un barde aveugle (séquelle de la variole dont il a souffert à dix-huit ans), revient de ce pèlerinage qu'il a tenu à faire malgré l'état déplorable de sa santé, dix jours de réclusion, de prières et de jeûne qui l'ont laissé presque mort.

Milieu d'après-midi en ce vingt-cinq août de la onzième année du règne de George II. L'année 1737, pour ceux qui s'y entendent en nombres. Le coin sud-est du comté de Donegal dans l'Ulster de l'ouest, l'une des quatre provinces du jadis récalcitrant, aujourd'hui somnolant royaume d'Irlande. (p. 13)

Affligé d'un physique ingrat, son guide Owen Connor, qui a la bonne ou mauvaise habitude de voler quelques bouquins dans les bibliothèques des manoirs où ils séjournent, doit maintenant le conduire chez son mécène. Chevauchant ainsi sur les routes, le couple qu'ils forment en rappelle bien sûr d'autres immortalisés par la littérature : Don Quichotte et son fidèle Sancho (la Rossinante du premier s'appelle ici Geminiani), Jacques le fataliste et son maître qui, eux aussi, allaient dialoguant, l'un rêvant et l'autre ramenant le rêveur à la réalité.

Car Terence Carolan est un grand rêveur. Bien qu'il ait été marié — sa femme est morte quelques années plus tôt — et qu'il soit le père de six enfants, il rêve surtout de son premier amour, Bridget Cruise, de ce qu'il ressentait quand il tenait sa main dans la sienne, « un oiseau au creux de la main », et qu'il est convaincu d'avoir croisée dans une grotte à Station Island. Il rêve d'une table bien garnie, de repas arrosés

... de quelques pots de bière ou d'un gobelet de vin rouge. Une lampée de rhum suivie d'une goutte de whiskey. Juste une flasque, quelques gouttes. (p. 16)

Parce que malgré leur misère les Irlandais ne cesseront jamais de faire la fête — une fête qui souvent finit mal —, et divers alcools coulent à flots au fil des pages, ce qui, il faut l'admettre, devient un peu lassant à la longue.



CHARLES FORAN

Dialogues et conversations

La plus grande partie du livre est composée de dialogues, entre le harpeur et le guide, de conversations avec les différents personnages qu'ils croisent sur leur route, le frère Seamus, batelier qui a conduit Carolan à Station Island, puis un shérif passablement antipathique, la famille Connelly et leur fillette agonisante, la famille Maguire, dont le neveu, un colonel anglophile, a évincé son oncle, ancien propriétaire des lieux. Un désespoir semblable les marque tous. Quant aux artistes, eh bien, c'est comme d'habitude : le pouvoir a toujours su que, pour vaincre un peuple, il faut commencer par éliminer sa culture.

Que l'on pendre tous les harpeurs, où qu'ils soient, et que l'on détruise leurs instruments. [...] En à peine trois ans, entre 1649 et 1652, Oliver Cromwell a confisqué et brûlé cinq cents harpes à Dublin, encore deux mille dans le reste du pays. Il les a brûlées ! (p. 154, 155)

Ce sera, on s'en doutait, le dernier voyage de Carolan.

Hymne à l'amitié et à la création, *Un adieu à la musique* se révèle une lecture à la fois instructive et agréable. Les quelques longueurs et redondances, une certaine complaisance parfois dans la description de scènes scabreuses (notamment la puanteur des gens et des lieux), sont rachetées par l'écriture vivante de Foran, les personnages attachants qu'il fait revivre, l'humour teinté de tristesse (ou vice-versa) de la narration. Le roman n'était certainement pas facile à traduire. Sophie Cardinal-Corriveau, finaliste pour ce titre au prix de traduction littéraire du Gouverneur général, s'en est fort bien tirée.



MARGARET LAURENCE

Une maison dans les nuages traduit de l'anglais de Dominique Fortier
Québec, Alto, 2012, 384 p., 27,95 \$.

Un séjour en Afrique

Entre 1950 et 1952, Margaret Laurence a vécu dans le désert du Somaliland, à l'époque un protectorat britannique. Son mari, Jack, un ingénieur, y supervisait la construction de réservoirs d'eau, qu'on appelle là-bas des ballehs. *Une maison dans les nuages* raconte ces deux années.

Ceux qui ont lu les romans de Margaret Laurence connaissent et apprécient ses qualités : intelligence, justesse de l'observation, sens de l'humour parfois corrosif, empathie. On les retrouve dans ce récit. Surtout dans la première partie.





MARGARET LAURENCE



Sur le toit du monde

Cette première partie raconte, presque au jour le jour, l'arrivée du couple, son installation dans cette maison sur le toit du monde, « dans les nuages », littéralement. Ils doivent bien sûr apprivoiser les lieux (la présence des insectes, par exemple, auxquels la narratrice a bien du mal à s'habituer), apprendre les coutumes (une femme ne doit jamais recevoir des hommes dans sa maison, même par simple politesse, en l'absence de son mari), cohabiter avec des gens de divers clans, ce qui exige une dose importante de tact et de diplomatie.

Cette période d'adaptation se déroule plutôt bien, malgré quelques accrocs et anicroches que Laurence raconte avec son sens de l'autodérision habituel. Elle se met d'entrée de jeu à l'étude de la langue et passera la totalité de son séjour à traduire des poèmes et des contes somalis.

Puis, vient le *Jilal*, la sécheresse hivernale. L'auteure décrit les gens décharnés, presque morts de soif, qui se traînent dans le désert avec leurs chameaux efflanqués, à la recherche d'un point d'eau, réduit, la plupart du temps, à une *flaque d'un liquide boueux*. Quand elle le peut, elle leur offre un peu d'eau, comme à cette jeune femme exsangue et silencieuse, un enfant suspendu à une de ses hanches, tenant une tasse de fer-blanc vide.

Le désespoir a un silence qui lui est propre, écrit-elle. Mais ce que je ressentais, en regardant son visage, était indéniable, et ce n'était pas de la pitié. (p. 114)

Le retour de la saison des pluies — qui se produit, pour ainsi dire, du jour au lendemain — ramènera, en même temps que la vie, son propre lot d'épreuves, criquets pèlerins et maladies.

Sans indulgence pour les Britanniques qu'elle trouve pour la plupart snobs et superficiels, Margaret Laurence éprouve de plus en plus d'empathie à l'égard des Somalis fatalistes. On sait qu'elle s'est par la suite beaucoup investie dans des projets environnementalistes et pacifistes. Les deux années passées en Afrique ont sans doute contribué à cette prise de conscience.

... je songeais malgré moi au monde occidental, avec sa puissance et sa gloire, ses gratte-ciel et ses bombes atomiques, et ne pouvais m'empêcher de me demander si ces hommes du désert n'allaient pas, après tout, survivre plus longtemps que nous, et rester pour donner à nouveau naissance à l'humanité quand nos villes seraient aussi mortes que l'était Amoud, la cité des sables. (p. 168)

La deuxième partie, dans laquelle l'auteure décrit les différentes personnes qu'elle a côtoyées au cours de son séjour, est sans surprise et

offre, en fin de compte, beaucoup moins d'intérêt. Quelques poèmes et contes, ainsi qu'un glossaire, complètent l'ouvrage.

Une traduction très convaincante, qui, en 2012, a valu à Dominique Fortier une nomination au prix de traduction littéraire du Gouverneur général.



LAWRENCE HILL

Un grand destin

traduit de l'anglais par Robert Paquin

Montréal, Pleine Lune, 2012, 344 p., 29,95 \$.

Premier roman

Winnipeg, début des années quatre-vingt. Mahatma Grafton vient d'être embauché comme reporter dans un quotidien de la ville.

Porteur pour la compagnie de chemins de fer, son père Ben compulse dans des albums l'histoire des Noirs. Il a toujours voulu pour Mahatma — ce n'est pas pour rien qu'il lui a donné ce prénom — un « grand destin », c'est-à-dire qu'il s'attend à ce qu'il apporte une contribution extraordinaire au monde, et particulièrement à l'avancement de sa race.

Prise de conscience

Mahatma ne voit pas les choses de la même façon. Il veut plus simplement faire correctement son travail. Un travail qui l'amène à côtoyer des personnages hauts en couleur, tout d'abord dans la salle de rédaction, et au cours de ses enquêtes : un juge noir « raciste », par exemple, qui montre une intransigeance implacable quand le contrevenant est de race noire, un défenseur des droits linguistiques des francophones, un assisté social revendiquant ses droits, et beaucoup d'autres. Un travail qui l'amène aussi graduellement à prendre conscience de l'injustice, de la misère, de l'impuissance, souvent, qui minent notre monde.

Si *Un grand destin* se lit avec un certain plaisir, il est loin d'avoir la force évocatrice d'*Aminata*, le roman qui a rendu Lawrence Hill célèbre, et duquel il

est peut-être un peu la genèse. Quand un livre obtient un tel succès, les éditeurs sont parfois tentés de publier les précédents. Et ce n'est pas toujours une bonne idée.



LAWRENCE HILL

